

Un drame dans la famille d'Albrecht de Haller

Autor(en): **Müller, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **41 (1984)**

Heft 1-2: **Zur Geschichte der Psychiatrie**

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-521199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un drame dans la famille d'Albrecht de Haller

Par C. Müller

1781: dans une garnison au sud de la France des coups de pistolets éclatent. Deux jeunes patriciens bernois, officiers dans un régiment suisse, se battent en duel. L'un d'eux, blessé mortellement, n'est autre que le fils du grand savant Albrecht de Haller.

Ce Karl-Johann de Haller (1749–1781) sera l'objet de quelques réflexions suscitées par la découverte d'un texte le concernant dont il sera question plus loin. Nous savons peu de choses de ce jeune homme. La plupart des biographes d'Albrecht de Haller mentionnent simplement le fait que Karl-Johann avait été tué en duel par un jeune d'Erlach et rien de plus (voir par exemple *H. Balmer*). Il est donc mort tragiquement à 32 ans, quatre ans après le décès de son père.

Karl-Johann est né à Göttingen de la troisième femme d'Albrecht de Haller, dont Carl-Victor von Bonstetten dira: «La dernière femme de Haller était une savante allemande; ni elle, ni son mari, qui avait 8 ou 10 enfants, ne s'embarrassaient de l'éducation ostensible de leur nombreuse famille; et néanmoins, malgré ces négligences, tous furent plus ou moins distingués par leur esprit, leur amabilité ou leur mémoire» (cité chez *H. Haerberli*). Et ce même auteur, dans son travail sur Gottlieb-Emmanuel de Haller de dire: «Bei der sehr veränderlichen Gemütsart des Hausherrn scheint das Hallersche Haus in Göttingen wie dasjenige so mancher patriarchalischen Berner Haushalts dieser Jahrzehnte keine besondere Wärme erfüllt zu haben.»

Karl-Johann a 4 ans lorsqu'il rentre avec sa famille de Göttingen à Berne. Cinq ans plus tard, donc à 9 ans, il suivra son père à Roche où Albrecht de Haller va occuper le poste de directeur des salines. L'éducation de ce garçon ne semble pas avoir été facile, particulièrement au début de la puberté. Dans sa thèse zur «Erziehung und Bildung in Denken und Wirken von Albrecht von Haller», *M. Münger* cite une lettre que celui-ci aurait écrite à Charles Bonnet qu'il avait sollicité d'intervenir pour procurer à Karl-Johann une place dans un régiment français. Voici ce qu'écrit le grand de Haller: «Je n'ai aucune réponse de M. le Colonel, aucune de la cour... Malheureusement le poste annoncé avec certitude a gâté l'esprit du jeune homme. Il a pris possession de sa gloire et ne vaudra plus rien à autre chose. Je ne sais dans ce désert (Roche) à quoi l'occuper...»

Karl-Johann est-il tout de même parti en France depuis Roche ou seulement après le retour de son père à Berne? Il est difficile de le savoir. A-t-il essayé d'entreprendre des études? Probablement qu'il n'a pas eu la sagesse de son frère aîné, Gottlieb-Emmanuel, qui a très tôt et clairement pris conscience de la difficulté d'être le fils d'un génie et d'un homme célèbre. Celui-ci avait tout d'abord commencé la médecine à Göttingen. Chez *Haeberli*, son biographe, nous trouvons une citation de Gottlieb-Emmanuel, étonnante par sa lucidité: «Von der Artzney- und Dichtkunst hat mich die hervorstechende Größe meines Vaters auf immer zurückgeschreckt. Riesengröße des Genies genug, mit meinem Vater in einem von diesen zwey Fächern wettzueifern, fühlt'ich mir einerseits nicht; und anderseits hätten die ewigen Vergleichenungen zwischen Vater und Sohn, die immer zu meinem Nachtheile hätten ausfallen müssen, mich allzu sehr gedemüthigt, und vielleicht meinen Muth, auch in andern Wissenschaften mich auszuzeichnen, zu Boden gedrückt. Ich wählte mir also eine neue Laufbahn, die damals wegen ihrer Dornen und Disteln noch nicht häufig betreten war, und in welcher unermüdeter Fleiß, eiserne Thätigkeit, und gesunde Beurtheilungskraft, den Mangel des schöpferischen Genies, das die Dichtkunst erfordert, und das mir die Natur versagt hat, ersetzen konnten.»

Mais revenons à Karl-Johann. Combien de temps est-il resté en France? Toujours chez *Haeberli*, nous trouvons la mention d'une lettre qu'il aurait écrite à son grand frère Gottlieb-Emmanuel en 1779, donc deux années avant sa mort et deux années après la mort de son père.

Un document que j'ai pu acquérir et qui, à ma connaissance, était jusqu'à présent inconnu, jette quelques lumières sur le caractère de ce Karl-Johann. Il est écrit à la main sans lieu ni date. Le voici:

«Du fils du grand Haller

Qui n'a pas entendu parler du célèbre Haller; il était tellement voué à l'étude que pendant les repas on le voyait à table manger d'une main et tenir dans l'autre un livre ouvert. Il avait un fils très aimable, jeune homme à qui la nature avait accordé un corps sain et robuste et qui semblait devoir lui survivre; il a été, lorsque j'étais en Suisse, victime d'une tracasserie militaire. Voici le fait tel que je viens de le retrouver dans mes papiers:

Le fils de Haller était à Avignon où son régiment se trouvait en garnison. Aspirant à une place considérable dans sa patrie, il tenta d'écarter Monsieur D'Erlach, son compétiteur; en écrivant à Berne une lettre, qui dépeignait son

inconduite et exagérait les fautes qui naissent de l'extrême amour du plaisir. Mons. D'Erlach fut instruit de cette lettre dans un moment où il gardait les arrêts; il attendit celui de la liberté, se battit avec Mons. De Haller et le tua. Celui-ci, avec beaucoup de génie, était un homme fort, singulier, je peux même dire un des plus extraordinaires du siècle; qui savait unir aux dons de la nature les plus ornés et les plus heureux, tous les talents de l'art; l'âme la plus ouverte, il possédait l'engouement et l'agrément que donnent les sociétés les plus distinguées avec le secret d'assaisonner des propos d'un tel attique qui paraissait n'appartenir qu'à lui, et qui ne pouvait être répété de personne.

Son père accoutumé à multiplier les leçons paternelles comme font tous les parents vers le déclin de l'âge, les employa abondamment avec le jeune Haller; en y joignant souvent des reproches désagréables pour un fils qui se croyait émancipé; et qu'il l'était par la réflexion et par l'esprit. Pour obvier aux conséquences, il restitua à son père tout ce qu'il avait déboursé à le faire baptiser, dégrasser, élever, nourrir, et ne prit jamais aucun repas chez lui sans le payer. Il ne voyageait le plus souvent qu'à pied; s'il trouvait une rivière sur son passage il la passait à la nage; arrivé à quelque montagne, il y grimpait à l'aide de ses mains; sa valise ne contenait que deux chemises avec un tome d'Emile; l'autre tome il le portait dans sa poche. Sa passion était le jeu, il l'assouvait avec assez de...

Telle fut la fin d'un jeune homme plein de santé, plein de vie, plein d'originalité riche en idées vraiment neuves et qui donnait les plus flatteuses espérances.»

M.*

En bas de la page est écrit d'une autre main:

«Le soussigné certifie que le morceau ci-dessus est de la composition et de l'écriture de Mercier l'auteur du tableau de Paris, qui m'avait invité à le faire paraître dans un journal, ce à quoi je crus ne pas devoir obtempérer malgré l'amitié que je lui portais, parce que j'avais moi-même connu des Haller en Suisse et à Paris.

De Pus (?)»

Le *commentaire* que l'on peut faire sur le plan psychologique au sujet de Karl-Johann de Haller est le suivant:

* Louis Sébastian Mercier (1740–1840) fut un écrivain fécond, auteur de romans et de pièces dramatiques, même précurseur de la science-fiction, puisqu'il publie un livre «L'An 2440, rêve s'il en fut jamais». Il est surtout connu par les «Tableaux de Paris» publiés anonymement entre 1781 et 1788, livres qu'il écrit en partie en Suisse. Plus tard, Mercier est partisan de la Révolution, devient député à la Convention, mais penche plutôt vers la droite et vote contre la mort de Louis XVI. Quant à l'auteur de l'annexe du texte, je n'ai pas pu l'identifier.

Les enfants du grand Haller n'ont pas échappé au destin tragique qu'ont connu d'autres fils de personnalités célèbres et de génies. Que l'on pense seulement au sort d'August von Goethe! La difficulté de s'émanciper, de ne pas se laisser écraser par le poids de la célébrité du père est évidente. Autrefois on aurait probablement parlé de névrose d'opposition. Aujourd'hui les études modernes sur la famille, notamment sur les familles dysfonctionnelles (*Stierlin, Boszormenyi-Nagy, Kaufmann*) nous ont montré à quel point le phénomène de la *délégation* peut jouer un rôle néfaste. Le père attend tout naturellement de son fils qu'il devienne brillant comme lui, le surstimule inconsciemment et crée ainsi sans le vouloir un cercle vicieux de révolte et de culpabilité. On serait dans l'erreur totale si on imaginait la famille des intellectuels du 18^e siècle comme une famille idéale. Simplement, il n'était pas de bon ton à l'époque de faire état des conflits intrafamiliaux. On essayait plutôt de les étouffer ou de les taire.

Si les renseignements que nous donne le texte de Mercier sont exacts, nous pouvons aisément comprendre l'attitude de Karl-Johann à l'égard de son père comme le résultat d'une émancipation avortée, d'une tentative désespérée de se libérer du poids de l'autorité paternelle, mais de se libérer aussi de façon maladroite d'un sentiment de culpabilité. Il a essayé de se «racheter» mais de façon moins efficace que son grand frère Gottlieb Emmanuel.

Bibliographie

- Balmer H.: Albrecht de Haller. Verlag Paul Haupt, Bern 1977.
Boszormenyi-Nagy I., Spark G.: Invisible loyalties. Harper & Rose, New York 1973.
Haeberli H.: Gottlieb Emanuel von Haller. Ein Berner Historiker und Staatsmann im Zeitalter der Aufklärung 1735–1786. In: Archiv des historischen Verein des Kantons Bern. 41/2: 111–330, 1952.
Kaufmann L.: Familientherapie. In: Psychiatrie der Gegenwart (K. P. Kisker, J. E. Meyer, C. Müller, E. Strömgen, Hrsg.), Band III: 669–710, Springer, Berlin/Heidelberg, 1975.
Münger M.: Albrecht de Haller. Erziehung und Bildung in seinem Denken und Wirken. Inauguraldissertation, Bern 1971.
Stierlin H.: Das Tun des Einen ist das Tun des Anderen. Suhrkamp, Frankfurt am Main 1971.

Summary

The author tells of the tragic fate of one of the famous Albrecht de Haller's sons. Supported by a recently found document he shows of a son's difficulty to free himself from his father.

Prof. Dr. med. C. Müller, Clinique Psychiatrique, Hôpital de Cery, CH-1008 Prilly-Lausanne